

**Zeitschrift:** Actes de la Société jurassienne d'émulation  
**Herausgeber:** Société jurassienne d'émulation  
**Band:** 68 (1964)

**Artikel:** Adieu à un poète  
**Autor:** Giauque, Francis  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-558772>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 02.04.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Adieu à un poète

FRANCIS GIAUQUE

«Le Soleil s'arrête à la fenêtre, mais ne pénètre pas.» Il a suffi de cette simple phrase retrouvée ce matin dans ta correspondance pour qu'aussitôt, tel un jet violent d'encre et de pus, notre adolescence me saute à la gorge. Dernier bond et un soleil noir s'est immobilisé soudain dans le ciel de l'arrière-printemps. A jamais. De l'arbre de mai déjà effeuillé, le fruit mûr de la mort est tombé sur la place déserte. Sans bruit. Mais le mystère qui est au bout de chaque destinée. Sans cri. Mais le long soupir qui vient après la souffrance. Ce fut le retour à la terre apaisée, le retour à la chambre de l'éternelle attente. — Enfin ! je t'entends. Hauteur de la nuit sur la nuit des nuits, les vents des confins en déchirant l'image jaune du souvenir, viendront bientôt gémir autour des tombes. Et les clochers de l'automne qui écoutent ces voix lointaines frissonnent et sonnent des heures incertaines. L'été laissera sa poussière, l'hiver son terrible abandon. Il viendra d'autres soucis, car le souci permanent de la mort, rend malade les vivants. Personne ne l'a su mieux que toi.

— Te souviens-tu ? Et j'allais te parler de l'adolescence. Te souviens-tu comme nous les avons mal vécues ces années-là, comme nous les avons traînées au fond des bois, des cafés ou des cinés et comme nos têtes étaient lourdes et bourdonnaient d'espoirs insensés ? Et si nos rires étaient amers, nos sourires trop hautains peut-être, n'était-ce pas pour masquer ce chant de source claire qui cherchait, cherchait à crier dans nos cœurs ? Mais d'où nous venait-il donc tant de morgue et tant de fiel et ce besoin féroce de sans cesse nous humilier ? D'où nous venait ce cruel instinct d'étouffer dans l'œuf toute joie qui allait naître et de couper méticuleusement les ailes à chacun de nos élans ? D'où ?

Plus qu'une autre, parce qu'elle est haute et implacable, la lumière de l'arrière-printemps fouillait nos âmes et nos cœurs

habitués aux replis déjà, aux retraites, aux dialogues avec les ombres. Et l'explosion ne se produisait toujours pas, l'Événement n'arrivait toujours pas, l'unique, celui qui allait décider de ta vie.

— Patience, disais-je.

— Rien ne viendra, répondais-tu.

Alors nous tirions sur nos pipes. Nous buvions un verre. Tu tournais le disque. Nous respirions à peine. Dehors, c'était la pluie peut-être, minuit peut-être ; c'était la saison, qu'importe. Et si la jeunesse était cela, cet acide qui vous brûle tripes et cerveau en vous laissant pantois et désespérés, valait-il bien la peine de commencer ? Nous nous regardions sans piper mot, envahis par une lassitude extrême et dans cette haute solitude, j'entendais, par instant, souffler comme un vent mauvais sur le désert de l'avenir.

— Quelque chose de cassé, murmurais-tu parfois.

Quand était-ce arrivé, où, dans quelles circonstances, mille fois j'ai attendu la confiance qui ne vint pas. Un soir seulement, tu ajoutas : — C'est si bénin, si «moche», tellement rien que si je me mettais à expliquer, on se moquerait de moi. Là pourtant est le départ de tout. C'est grotesque et ridicule. Un secret imbécile.

Tu allais et venais dans ta chambre et, t'arrêtant brusquement, tu donnas violemment de la tête contre la paroi. Puis tu retournas tranquillement à ta place, disant avant de t'asseoir : — Tu as entendu, là aussi, c'est le vide ! Plus tard, tu pleuras et ce fut la seule fois que je te vis verser des larmes. C'était à Prêles, ton village natal, dans ta petite chambre noire où dès lors se succédèrent les drames.

Si je me souviens...

Pendant les grandes vacances d'été, j'arrivais toujours en fin d'après-midi. Il y avait ta mère dans le jardin qui me faisait signe de loin. Son tablier bleu éclatait au milieu d'un parterre de fleurs merveilleuses. J'ouvrais le portail de fer, j'appuyais ma bicyclette contre le tronc du poirier, je remarquais le bois qui n'était toujours pas fendu et, m'approchant, j'effrayais une troupe de chats qui sommeillaient tranquillement au soleil. Devant la façade, juste devant la fenêtre ouverte, un banc peint en vert. Deux marches à descendre et je me trouvais dans le potager, admirant les légumes et si émerveillé d'un pareil entretien que j'avais honte de mes mains blanches de collégien. Un bon sentiment, hélas ! qui durait peu... Devant nous, la route principale du village, asphaltée de fraîche date où allaient et venaient paysannes et paysans, chars de foin ou chars de moissons. En passant, les gens saluaient. Parfois une dame — une étrangère, — s'arrêtait à la grille et tendait une lettre en s'excusant. En attendant l'autobus du soir, la poste était fermée et ton père en tournée. Il rentrerait éreinté.

De l'autre côté de la route, l'ombre qui tombait de la masse grise du collège, s'allongeait insensiblement. Sonnaient cinq heures

et lorsque le calme revenait, on entendait le petit bruit de la fontaine. Un enfant allait y boire et il suffisait qu'un autre survienne pour que tous les deux se mettent à se gicler en criant et en rigolant. J'observais. Je pensais que tu étais seul dans ta chambre aux volets tirés tandis que tombaient ces soirs si beaux, si doux, si rares sur ce plateau. Je n'osais pas aller te chercher, craignant la porte fermée ou alors une de ces rebuffades dont tu avais le secret, laquelle, sur-le-champ, réduirait à zéro mon naïf enthousiasme. J'étais persuadé qu'une fois au moins tu viendrais te mêler à nos bavardages. Était-ce un trop grand miracle ?

— Comment ça va aujourd'hui ? avais-je demandé à ta mère. Au lieu de me répondre tout de suite, elle m'avait montré cette tomate-ci qui mûrissait déjà ou tendu cette fraise-là qui serait si bonne à goûter. Je goûtais en prenant mon temps, sachant qu'en agissant ainsi, en se donnant un peu de mouvement, ta mère s'efforçait de dominer son émotion et ses pleurs. Tu étais sa permanente préoccupation et j'étais trop jeune pour comprendre ce qu'il y avait d'abusif peut-être dans son amour. Puis elle se rapprochait, jetait un coup d'œil à gauche et à droite et me répondait à voix basse. Les nouvelles n'étaient jamais fameuses. — Le médecin lui a fait des rayons, m'apprit-elle ainsi un soir. Mais la chaleur était si forte qu'il lui a brûlé la peau. Monte le trouver. Tu verras.

Je montai. Il était couché. Une forte odeur de tabac et la chambre noire. Quand j'allumai, j'aperçus ton visage recouvert entièrement d'une couche épaisse d'onguent blanc. J'esquissai un mouvement de recul et tu rigolas calmement. Tu te levas, détachas une plaque du produit blanc et me dis :

— Tu vois ?

Je ne voyais rien. Rien du tout. Je me tus. Tu conclus :

— Et ce sont justement des cellules qui ne se renouvellent pas. C'est bien ma veine. Allons, le sort en est jeté. Je le savais.

Nous sortîmes cette nuit-là. Tu parlais d'abandonner l'École de commerce où tu t'ennuyais encore plus fermement que nous autres et tu m'entretins longuement d'un copain qui était parti matelot sur un navire étranger. Tu ferais de même. Ou alors, tu deviendrais drummer dans un orchestre de jazz. A ma grande stupéfaction, tu achetas effectivement une batterie. Tu la disposas dans ta chambre et commenças ton apprentissage en accompagnant les disques de ta remarquable discothèque. J'étais étonné. Tes progrès étaient rapides.

— Tu es doué, te dis-je un soir.

— Quand je saurai bien, je cesse, répondis-tu.

Nous organisâmes un bal où se produirent tous les copains d'école qui amenèrent d'autres copains. Il y avait je ne sais plus combien d'orchestres. Mais l'ambiance fut plaisante et la soirée

réussie. Elle dura jusqu'au petit jour. Quand je te demandai de jouer, tu refusas, alléguant que tu étais là en tant qu'organisateur et non de musicien. Insister ne servit à rien. D'ailleurs, tu quittas la fête et te dirigeas seul vers le bois. Est-ce lors de cette promenade nocturne que tu pris définitivement ta résolution ? Je ne saurais l'affirmer. Toujours est-il que j'étais chassé d'une école et que je menais une inquiétante vie errante. Au début de juillet, je traînais par Neuchâtel. Le temps des examens était venu. Or, le premier matin de ceux-ci, alors que j'étais installé à la terrasse d'un bistro, je te vis arriver le visage radieux.

— Alors ? criai-je.

— Terminé, répondis-tu. Viens, quittons cette sale ville...

Nous achetâmes un énorme pain, un énorme saucisson. Nous n'oubliâmes point d'emporter des boissons variées. Nous prîmes le petit funiculaire de l'Écluse. Tu causais, tu riais, tu paraissais si détendu que je n'en revenais pas. De la station terminale, nous montâmes dans la forêt, dénichâmes un coin exquis parmi les arbustes et l'herbe grillée afin de passer une après-midi dont nous nous souviendrions. C'est là que, tranquillement, comme si c'était la moindre des choses, tu m'appris ce qui avait eu lieu. Et voici. Au lieu d'aller dans ta classe ce matin-là, tu avais demandé à parler au directeur. Tu ne l'aimais guère et il te le rendait bien. — Qu'y a-t-il encore ? s'était-il exclamé, exaspéré. Tu lui appris que tu renonçais à passer tes examens et que tu tenais à l'en avertir personnellement. Il était blême. C'était tout. Tu pris ta serviette, dis : — Voilà ! et allais partir quand il s'écria :

— Mais enfin, Giaque, vous avez toutes vos moyennes et vous ne pouvez pas le manquer. C'est un simple acte de présence, voyons !

— Justement, fut ta réponse.

Et tu sortis.

L'effet avait été prodigieux. Tu me narrais et tu me mimais la scène là-haut parmi les arbustes et l'herbe brûlée. Nous riions. Nous plaisantions. Nous imaginions des farces à faire, les lettres à écrire. Nous fîmes même un brouillon. Nous avons toute notre jeunesse, quoi ! Travailler ? J'allais déjà au chantier. Tu iras aussi. Tu y allas. Quelques jours et tu vins me montrer tes mains ouvertes. La vie — l'autre — avait commencé. Je ne me doutais point que pour toi elle avait débuté depuis longtemps. Avant les rayons peut-être. A quatorze ans peut-être. Je ne sais pas. Je ne sais pas.

Est-ce à la fin de cette année-là que tu fus invité à jouer de la batterie pendant les nuits de la Saint-Sylvestre et du Nouvel-An ? Tu acceptas. Tes amis furent contents et t'encouragèrent. Tu rentras fourbu. Quelques semaines plus tard grosse caisse et instruments à percussion furent déménagés. Plus personne n'en

parla. D'ailleurs tu écoutais moins de disques. Et ton amour de la musique populaire authentique remplaçait insensiblement celui que tu avais eu pour le jazz. Je ne partageais pas ces goûts et ne me rendais pas à tes raisons.

A quel âge avais-tu commencé d'écrire ? Vers vingt ans, ce fut une passion dévorante. J'ai parlé autre part de ta précocité\* Tu lisais Beckett que tu me fis découvrir, Céline dont *Le Voyage au bout de la Nuit* fut une révélation comme il y en a peu dans une vie. Puis vinrent Lautréamont, Corbière, qui t'avait ému, Rimbaud. Enfin Michaux, Crevel et Artaud, Artaud surtout.

Mais quand je demandais à ta mère : — Comment ça va aujourd'hui ? ta mère était de plus en plus inquiète et les nouvelles de plus en plus mauvaises. Ton stage de vendeur en librairie ne se termina pas. De tous les côtés il y eut des découragements, des mots, des crises, des scènes, des tiraillements. On parlait bas dans les chaumières. Seule ta chambre était encore un lieu de repos. Et les volets tirés moins lourde paraissait l'hostilité du monde.

Tu achevas *Fête foraine* dans des conditions difficiles. C'était ton premier texte, une prose poétique d'une violence inconnue chez nous, un réquisitoire pathétique, une explosion de désespoir et de rancœur. Un solitaire s'accrochait désespérément à la corde de la vie tendue à craquer et tandis que des forces maléfiques s'ingéniaient à fermer toutes les portes, rendant l'échange impossible, il s'efforçait passionnément de garder le contact avec les autres. Après de longues et ennuyeuses palabres, *Fête foraine* trouva un éditeur. C'est alors que tu décidas de retoucher ton texte. Tu le repris. Cela dura. Dura tant qu'à travers une évolution fulgurante il t'apparut bientôt trop flamboyant, trop romantique, bref, loin de tes préoccupations présentes.

Tu brûlas ce manuscrit, m'as-tu dit. A la peine que j'éprouvai, tu répliquas :

— C'était dépassé, dépassé. Je ne sais plus qui je fus. N'en parlons plus. C'est fini.

Le coup fut dur. Je cherchai. Je n'avais aucune copie. Peut-être quelqu'un en a-t-il conservé une ? Il découvrira un poème d'une sauvage beauté, puissant, corrosif avec ici et là de grandes délicatesses, des repentirs déchirants qui faisaient de *Fête foraine* un des deux ou trois plus émouvants testaments de l'adolescence qui m'ait été donné de lire.

Je n'eus jamais l'occasion d'en reparler.

Je partis pour l'Allemagne. J'avais trouvé une petite place. Je m'en tirerais. Je voulus t'emmener. Tu étais justement en train de trouver un nouvel emploi. Je laissai faire. Mais des lettres

\* Voir présentation de Francis Giauque dans l'Anthologie jurassienne.

ne tardèrent point à me parvenir. Elles étaient affolées, désespérées :

— Moi, je n'ai plus d'idées, j'ai fait le tour de moi-même. Il n'y a plus rien à dire. Ou se répéter.

Et ceci, extrait d'un poème :

dans le dédale  
de ma souffrance  
j'avance comme  
un aveugle

Des aveux :

— Pas d'amour. Pas de femme. Pas de projets. Pas d'avenir :

soleil décapité  
mains nues  
soif atroce  
à la source tarie

D'autres aveux, cruels :

— Je n'aspire plus qu'à être le chiffre zéro qu'on efface du tableau noir.

Atroces :

— Je m'anéantis, je me «néantise» chaque jour un peu plus.

Et la fin d'un poème :

aujourd'hui si je suis encore là  
c'est comme un roi déchu  
qui revient hanter  
son empire de ruines

Qu'allait-il advenir ? Que faire ? Les psychologues avaient remplacé les médecins. Puis vinrent les psychiatres. Il y eut les médicaments-miracles. Tu y crus. Il y eut des hauts et des bas. Mais quand tu quittas ta place de correcteur, ce fut le désarroi complet. Le dégoût. Plutôt que de refrapper aux portes, plutôt que de quémander, tu te résolus à partir, partir, rompre les amarres, oublier le passé, changer d'existence. Tu pris le train pour l'Espagne. C'était au milieu de l'été. Je pensai qu'un pas immense venait d'être franchi. Mais le 2 décembre, je reçus la lettre ci-après qui décrit d'une façon saisissante le drame qui s'est joué là-bas :

— Peu de mots pour te dire qu'une fois de plus, je me trouve dans une situation désastreuse. Depuis plus de deux semaines, je suis cloué au lit par une violente crise. Pour la première fois depuis longtemps je reprenais confiance en moi et même, certains

jours, je me sentais comme libéré. Soudain, et sans aucune raison, je l'affirme, je me suis retrouvé dans le même état que l'été passé. J'ai essayé par trois fois de reprendre mes cours, mais je me sentais tellement désespéré que ça n'a pas marché. Et maintenant à l'Ecole\*, ils ont été obligés de chercher un remplaçant, si bien que je me retrouve sans boulot. Durant toutes ces dernières nuits, je n'ai pas dormi et je me suis interrogé continuellement pour comprendre ce qui m'arrive. Jusqu'à mi-novembre, tout est bien allé : j'ai donné mes cours normalement et je crois même que les élèves avaient une certaine sympathie pour moi. Bref, sur le plan travail, ça marchait. Alors comment expliquer cet écroulement, d'abord physique, ensuite moral ? Je ne sais pas. Je m'épuise à chercher et je comprends de moins en moins. Et maintenant me voilà obligé de rentrer, et dans quel état ! Durant les premiers jours, j'ai vécu dans l'espoir de dém... rapidement, mais ensuite, tout a changé. A cet instant, je réalise à quel point la Suisse me répugne et me fait peur (et pour cause !) La seule idée de remettre les pieds à Lausanne, non... non... j'en frémis. Tu me connais assez pour savoir qu'en cet instant, il m'est impossible de mentir. Alors que penses-tu de la situation ? Quant à moi, je ne vois qu'une explication : mon affectivité me bouffe complètement, à tel point que dans certaines situations, je me trouve incapable de réagir positivement. Et j'en crève. Je m'enrage à tourner en dérision ce corps et cette âme qui m'échappent. Voilà. Tu vois ce qui m'attend, car ce n'est pas encore aujourd'hui que je vais me suicider, (ne serait-ce que pour ma mère).

A part ça, et en toute objectivité, je n'aurais pas dû choisir l'Espagne. C'est un pays tellement anormal (et pour cause !) qu'il est impossible d'y trouver son équilibre.

Bref, ce retour correspond à un nouveau suicide, à une nouvelle rature. Celle-ci m'affecte particulièrement, car je ne l'ai pas cherchée. Pourtant il faudra continuer à vivre (vivre physiquement du moins). Je ne vois plus. Je crois que cette année 1958 aura marqué pour moi la date de ma mort (pas la vraie, l'autre qui est pire).

Ci-git Giaouque : 1934 - 1958.

Il n'y a aucun essai d'ironie dans cette constatation. Tout au plus le sentiment que tout est gâché irrémédiablement. Je ne désespère pas de la vie ou des autres, je désespère de moi, de moi seulement.

Pavese (encore lui) écrit dans son journal : «Lorsqu'une situation se reproduit **identique**, rien n'en vainc l'honneur.»

Il faudra continuer à vivre, pourquoi ? Vivre de rien (sauf la souffrance de plus en plus tenace) et se persuader jour après jour

\* Berlitz de Valence.

qu'il n'existe pas d'autre vie sur cette terre. Je pense que des milliers d'hommes ne parviennent à subsister qu'à ce prix.

J'essayerai de travailler, de réapprendre quelque chose en dépit de tous ces échecs, mais j'ai peur, j'ai peur. Cette lettre est probablement la plus désespérée que j'aie jamais écrite. Voilà. Je pars lundi.

Au dos de l'enveloppe, il y a : Expéditeur : Giaouque, la mort dans l'âme.

La prophétie de la tragédie à venir est résumée là. Il y eut des lueurs, des périodes de calme, quelques tentatives pour essayer de renouer avec un monde de plus en plus lointain, étranger, indéchiffrable, mais ce n'étaient que soubresauts, repos illusoire et cela n'échappait pas à cette lucidité implacable qui d'abord m'avait tant émerveillé et qui, avec le recul, se retournait contre toi comme une arme empoisonnée. Longtemps (et qu'est-ce que le temps de ceux qui n'arrivent pas à vivre a de commun avec le temps humain ?) longtemps, tu hantas les campagnes, ces mêmes villes qu'autrefois, qui te faisaient horreur, et ces mêmes bistros. On te voyait passer. C'était dur. Le corps las, le visage fermé, tu marchais prisonnier d'un mal qui gagnait jusqu'aux hauteurs de l'être. C'était un déchirement. Tu n'avais que trente et un printemps. Mais ta dernière lettre disait : — Horreur de cette vie. Passons. Et ceux qui lisent ces poèmes savent que les nombres sont dérisoires :

nous ressemblons  
à ces oiseaux désemparés  
que le vent déporte  
de tempête en tempête  
et qui s'élancent  
à l'assaut du soleil  
pour retomber calcinés  
dans une poussière de sang

J'entends craquer l'escalier de bois. Ta mère nous a quittés, elle aussi. Je pousse les portes de l'adieu. Je revois la petite chambre noire. Je n'oublierai pas ce silence qui n'était qu'à toi. Lors de notre ultime rencontre, les mots parurent inutiles, désuets, et les phrases comme des astres usés par une longue course dans l'espace retombaient éteintes sur le tapis. Puisse la terre être enfin légère au poète !

C'est la fin de juillet. Le ciel est gris, immense. Les arbres se balancent sous un petit vent frais et, regardant la pelouse que je vois de ma chambre, je pense au muret de ton balcon où s'épanouissaient les énormes géraniums que ta mère aimait tant. Devant les volets irrémédiablement clos, le soleil hésite encore, mais sait qu'il ne pénétrera jamais plus.